

Atelier sur la pauvreté du 30 mars 2018 au WARC
'Beyond Development: Local Visions of Global Poverty',
Atelier #4, "La Pauvreté et ses niches urbaines"
Dakar, 30 mars 2018

Panel 1 : Séance introductive

-M. Ousmane Sène, Directeur du WARC :

M. Sène a démarré l'atelier avec un mot de bienvenue et il a expliqué la vocation du Centre de Recherche de l'Afrique de l'Ouest (WARC), qui a pour but de promouvoir la recherche en et par rapport à l'Afrique de l'Ouest ainsi que de promouvoir la recherche et la collaboration interinstitutionnelle. Un remerciement particulier a été présenté à Pr. Omar Gueye pour avoir organisé l'atelier ainsi qu'un hommage à ses recherches et travaux dédiés au syndicalisme et au mouvement de Mai 68 au Sénégal. Pour conclure, il nous a offert une première pensée pour débiter la journée. En pensant à la pauvreté et à ses thèmes sous-jacents, il se demandait si les sénégalais, et en particulier la jeunesse sénégalaise, savent que dans les pays occidentaux, tel la France, le Royaume-Uni ou les Etats-Unis, la pauvreté est aussi présente et que maintes personnes sont sans-abris. Si ceci était connu, la migration prendrait-elle une autre direction ?

-Pr Omar Gueye, Introduction à l'atelier :

Pr Omar Gueye a débuté en remerciant à son tour tous les participants d'avoir répondu à l'invitation. C'en est suivi une introduction à l'atelier dont l'idée a pris forme lorsque Pr Gueye travaillait sur un projet sur l'histoire globale quand il était agrégé supérieur (fellow) à l'université d'Harvard de 2012 à 2014. Son travail se concentrait sur le mouvement de Mai 68, des recherches qu'il avait débuté à Dakar. Dr McClure a donc eu l'idée d'organiser un atelier sur le thème dans les cinq pays d'appartenance de chaque agrégé supérieur d'Harvard. C'est ainsi que Pr Gueye a découvert que maintes personnes se penchaient sur la problématique et beaucoup d'intérêt y était porté. M. Idriss Bâ a ensuite eu l'idée de « niches de pauvreté, » la problématique précise pour l'atelier à Dakar.

L'atelier débutera avec deux communications portant sur la dimension historique et économique de la pauvreté. L'idée de se concentrer sur la ville est pertinente car dans ce cadre, les thèmes sont multiples : l'interaction du travail des femmes et des enfants ou la déshumanisation pour n'en citer que quelques-uns. Pour prendre un exemple concret, les

étudiants sont liés à la pauvreté, ces derniers ont une possibilité d'obtenir une bourse depuis 1968 mais ces bourses sont nécessaires pour des questions alimentaires, pour s'occuper de toute une famille, pour construire une maison et d'autres préoccupations semblables. L'université est donc un milieu d'ascension pour les étudiants issus de milieux défavorisés car les plus aisés vont dans des universités privées ou à l'étranger. La pauvreté se voit aussi vivement à travers les squats dans les rues ou bien les vols. La ville est donc entre autre une forme d'extraction de pauvreté et d'exclusion. La question de la pauvreté est donc tout l'enjeu de la ville.

-Julia McClure, Introduction à la pauvreté globale :

Dr McClure a présenté les détails du projet, intitulé 'Beyond Development: Local Visions of Global Poverty', qui se traduit par 'Au-delà du développement : Visions Locales de la Pauvreté Globale.' Ce projet a débuté fin 2016 dans le cadre du Poverty Research Network (Réseau de Recherche sur la Pauvreté), ayant pour objectif d'établir un Réseau de Recherche sur le Développement International. Ce projet de 24 mois internationalisera le Réseau de Recherche sur la Pauvreté en tenant des ateliers avec des institutions partenaires au Bangladesh, Brésil, Mexique, Slovénie et ici au Sénégal. Ces ateliers ont pour but d'explorer comment les différents discours sur la pauvreté et la lutte contre la pauvreté ont été conceptualisés et articulés dans les pays spécifiques, afin d'approfondir notre compréhension des constructions sociales et politiques de la pauvreté. Ces discours seront ensuite disséminés parmi des universitaires, des professionnels et des législateurs et décideurs politiques au Royaume-Uni lors d'une conférence de clôture internationale, qui aura lieu à Londres en 2018.

-Pr Abou Kane, 'La pauvreté multidimensionnelle' :

Pr Kane a offert une analyse économique de la pauvreté, tout en rappelant que beaucoup d'aspects de ce sujet qui ne peuvent pas être pris en compte par l'économie. Néanmoins, il y a eu une riche évolution des idées vis-à-vis de la pauvreté parmi les économistes mais un consensus de définition peut se résumer ainsi : « une situation dans laquelle les individus ne disposent pas des ressources nécessaires pour satisfaire leurs besoins essentiels. » Se pose donc la question de ce qu'est le besoin. Pour certains économistes il faut adopter une approche monétaire pour concevoir le concept du besoin, plutôt qu'une approche liée au revenu. Or l'approche monétaire apporte aussi une problématique car le seuil de pauvreté n'est guère homogène. Trois indices ont donc été formulés pour calculer la pauvreté monétaire : l'incidence, la profondeur et la sévérité de pauvreté. Malgré un désir d'utiliser ces trois indices pour aider les populations à sortir de la pauvreté, ils présentent malgré tout beaucoup de

problèmes. Par exemple, en utilisant cette démarche, la dernière enquête effectuée au Sénégal atteste de 46.8% de pauvreté.

Il y a d'autres manières d'aborder le sujet en parlant de pauvreté structurelle, une approche selon laquelle la pauvreté résulterait d'un manque d'autonomisation. Ensuite, il y a une approche des capacités, lancée par Amartya Sen. Ces approches ont en commun de passer au-delà de l'approche monétaire et de permettre un élargissement du concept de la pauvreté en prenant en compte les maintes facettes tel l'accès au capital, la sécurité ou la participation au pouvoir. Il ne faut pas oublier la dimension culturelle de la pauvreté car malgré des taux et des calculs, la pauvreté est aussi une question de perception.

Finalement, il y a le concept de la pauvreté multidimensionnelle qui a donné lieu à un consensus sur l'indice de la pauvreté et sur la méthodologie pour la calculer, depuis 2010. Cette idée fut développée par l'université d'Oxford (Oxford Poverty and Human Development Initiative) et les Nations Unies. C'est une approche par les privations ou les manques (logement, alimentation, santé, éducation etc.) qui comporte trois dimensions (santé, éducation et niveau de vie), avec des indicateurs dans chaque une d'entre elles. L'approche multidimensionnelle promet une approche plus complète prenant en compte les multiples aspects et facteurs de la pauvreté. Par exemple, certaines statistiques mettent le taux de chômage du Sénégal à 12%, ce qui n'est tout simplement pas possible, d'où l'avantage d'une approche multidimensionnelle pour des taux plus véridiques.

Cela fait longtemps que les économistes savent que la pauvreté ne concerne pas qu'un seul aspect de la vie mais auparavant il n'y avait pas de consensus sur la méthodologie. En conséquence, les politiques pour lutter contre la pauvreté ne fonctionnaient à cause des failles par rapport à ce qui fait la pauvreté. Or, en adoptant une approche multidimensionnelle, le Sénégal atteint 74% de taux de pauvreté et les pauvres souffrent de 40% de privations. Il devient aussi possible de faire des comparaisons internationales grâce à un consensus sur la méthodologie et le calcul de la pauvreté.

-Idy Bâ, 'La pauvreté et ses niches au 14^{ème} et 15^{ème} siècles' :

M. Bâ a dressé un portrait de l'importance historique du concept de la pauvreté afin de démontrer ce que Guy Bois décrit comme les crises systémiques de la grande crise de la féodalité du Moyen Âge, jusqu'au présent. En effet, la pauvreté existait bien avant l'histoire et la pauvreté globale, en Afrique, dans les pays d'Islam et en Europe. Ceci est donc une histoire d'en bas ou bien l'histoire de la marge, qui permet de mieux comprendre les crises qui secouent souvent l'Afrique. Une double approche est adoptée, concernant premièrement la pauvreté à la

fin du Moyen Âge, et deuxièmement détecter et analyser les niches de pauvreté à ‘guichet fermé.’

Au Moyen Âge, la guerre de Cent Ans eut un impact dévastateur sur l’Europe à cause des efforts requis pour soutenir les crises entre les états. En effet, l’augmentation des prélèvements fiscaux engendra nombres de problèmes tels la famine, les épidémies, les révoltes paysannes, la mortalité croissante et les violences exacerbées. Ceci mena au développement de solidarité de communautés ou communautariste, il y avait donc une double logique.

Revenant au concept d’une niche de pauvreté, c’est-à-dire, un entonnoir isolé, un espace clos et des perspectives fermées, en somme, une implosion. La première niche est donc la société féodale, car à la fin du Moyen Âge, toute la société était pauvre. La deuxième niche c’est l’économie en tant que telle, comme une spirale qui touche chaque secteurs d’activité. La troisième niche se situe dans la désertification rurale des campagnes. Finalement, la quatrième niche se trouve dans la ville, au sein de laquelle l’apprentissage est souvent synonyme de travaux forcé. Après la fin de la crise durant la Renaissance, on reviendra à la crise avec l’époque des révolutions.

Néanmoins, il faut faire attention de ne pas adopter une approche chronologique aux crises car les aspects de la crise du Moyen Âge se répètent. Aujourd’hui, l’Afrique fait face à la crise de l’Ébola, le phénomène ‘el niño’ et les ravages climatiques qui s’en suivent, la politique corrompue et ainsi de suite. Ceci nous rappelle ce que l’Europe a connu au Moyen Âge.

Panel 2 :

-Louis Mendy, ‘Agression physique et Sans-abri : Les Nouveaux Paradigmes de la Pauvreté à Dakar’ :

M. Mendy a partagé une perspective socio-anthropologique de la pauvreté urbaine en constatant des choses vu aujourd’hui qui ne se voyait pas dans les années 1970. Le Sénégal a une réputation de rejet de la violence et pourtant depuis trois décennies beaucoup de sang a coulé. Pourquoi ? Qu’est ce qui a changé ? Un problème majeur vient de la recrudescence des sans-abris, ceci dans un pays où l’hospitalité règne. Ce phénomène récent a des origines qui s’explique dans l’intersectionnalité entre la pauvreté, l’agression physique et les sans-abris.

Les agressions physiques ne touchent pas que les étrangers mais aussi les sénégalais car la pauvreté génère un climat de désespoir chez les jeunes car ils sont désœuvrés. Le manque de besoins essentiels pousse donc les jeunes à la violence pour obtenir des besoins matériels. Cet environnement d’insécurité se transforme parfois en violence et même en bain de sang. Les

jeunes sénégalais prennent des pirogues pour tenter d'aller en Espagne ou bien se tournent vers la violence. De surcroît, ils souffrent de manque de qualifications et de chômage, devenant des jeunes aigris et mécontents. Ceci les conduit vers une existence de violence pour s'accaparer des biens matériels de ceux qui possèdent des biens de luxe, parfois à l'aide d'armes blanches et ceci peut, dans les cas extrêmes, se traduire par des meurtres, si les victimes résistent ou reconnaissent les agresseurs. En somme, les jeunes se tournent vers la délinquance pour subvenir à leur besoin dans un environnement socio-économique marqué par la pauvreté parmi une prédominance de jeunes déscolarisés, désœuvrés et en état de oisiveté. Il y a donc également une intersectionnalité entre le niveau d'étude et les agressions. Les agressions et les sans-abris sont devenus endémiques.

Les sans-abris sont désormais répandus dans toute la ville de Dakar alors que le Sénégal est la terre d'hospitalité légendaire, la teranga. C'est donc inacceptable de voir des sans-abris alors que ce phénomène n'existait pas dans les années 1970, même s'il y avait déjà de la pauvreté, qui existe d'ailleurs depuis toujours. On voit plus d'argent mais également plus de pauvreté, ce qui suggère que l'individualisme a pris le dessus sur la solidarité, qui était pourtant toujours connu au Sénégal. Dans Dakar, les sans-abris sont des mendiants, certains sont originaires de la ville mais pas tous. Ce qui migrent vers Dakar le font car le centre-ville est riche, on y trouve de banques ou de centres commerciaux, mais le soir ils dorment dans la rue donc il y a des agressions et des viols.

La pauvreté a donc change l'image de Dakar d'il y a 40 ou 50 ans. Le président Senghor s'inquiétait de ce phénomène et avait tenté de mettre en place des solutions pour lutter contre ces problèmes. En effet, il y a aussi des femmes et des enfants dans la rue et ces enfants deviennent la prochaine génération d'agresseurs. Ceci peut aussi mettre en péril le tourisme, par exemple la corniche est devenu une niche d'agression. La police doit donc être visible le soir. Ceci étant, la réduction de la pauvreté est la clé du problème. Enlever les sans-abris de la rue et les déplacer dans des villages n'est pas une solution car ils finissent par revenir. Ils doivent être éduqués pour pouvoir être embauchés. L'intersectionnalité entre les agressions, les sans-abris et la pauvreté est donc clair. La question de la pauvreté doit être adressée car l'image et la réputation de Dakar en dépend.

-Elhadji Ibrahima Sy, 'La pauvreté dans les quartiers' :

M. Sy a proposé une étude socio-anthropologique urbaine consacrée à une cité nichée à Mermoz, la 'cité garage.' Ceci dans le but de comprendre pourquoi les recherches sur la pauvreté révèlent que les statistiques ne correspondent pas à la réalité du terrain. Une

méthodologie anthropologique visuelle a été utilisé, en passant de l'enregistrement et rapport écrit à la prise de photo et vidéo. Le projet s'est penché sur la problématique des échelles de pauvreté dans une cité niche, par rapport à l'espace familial, le cadre de vie, les rapports fonctionnels entre la cité-garage et les cités voisines et les rapports avec les pouvoirs publics. Une observation des phénomènes dans chaque configuration a été entreprise afin de comprendre comment les habitants se perçoivent ; donc une sémiologie de la pauvreté et de l'aisance.

Les résultats démontrent que ceci est une cité 'emmurée' et 'nichée' pour que la pauvreté soit invisible. Des commerces ou des quartiers huppés sont construits devant la cité agissant comme une sorte de mur invisible de séparation. De surcroit, la cité est entourée de couches de classes sociales moyennes ou riches, qui sont consommatrices des services domestiques et artisanales provenant de la cité, même si celle-ci ne connaissent pas la provenance de cette main d'œuvre. Les conditions socio-économiques sont terribles, beaucoup de maladie, aucuns services publics de base, un seul robinet publique, et l'alimentation dans des gargotes. Cette cité est donc une niche de pauvreté à tous les niveaux. Finalement, il est évident qu'entre les pauvres et les plus aisés, il y a des logiques et des paradigmes différents, démontrant la sémiologie de la pauvreté.

-Ibrahima Ndiaye, 'Inégalités socio-spatiales et mobilité urbaine à Dakar' :

M. Ndiaye a présenté une approche socio-spatiale de la pauvreté afin de démontrer la relation étroite entre la pauvreté et la mobilité dans les zones urbaines. La marche à pied comme moyen de mobilité est donc un indice de pauvreté tandis que le transport automatique est un indice de richesse. Les pauvres sont qualifiés de marcheurs exclusifs et se replient donc sur leur 'île,' Dakar ayant un taux de marche à pied comme mobilité de 70%. Le pauvre se déplace peu, couvre une distance limitée, fait un usage important de la marche et une utilisation limitée du transport. Il y a donc un croisement de la géographie sociale et la pratique de mobilité.

L'objectif étant de démontrer les inégalités socio-spatiales, la méthode utilisée est donc une enquête des ménages et des individus à travers des questionnaires, avec cinq indices de variables : la caractéristique du logement, le cadre de vie, l'équipement des ménages, la pauvreté et la possession d'un moyen de transport. Ceci constitue un usage d'analyse multivarié, avec une classification ascendante hiérarchique et un découpage de la ville en zone. Cette typologie permet de faire ressentir l'hétérogénéité de Dakar car la pauvreté est décimée à travers la zone urbaine. De surcroit, les zones soulignent les inégalités socio-spatiales par

rapport à la disponibilité réduite de mobilité, le temps et la distance de déplacement, et les revenus et dépenses sur le transport.

Les résultats permettent de nuancer la faiblesse de la mobilité et l'usage des moyens de transport comme indicateur de pauvreté. L'absence de mobilité est une cause et non une conséquence de la pauvreté. Les pauvres sont dans des espaces restreints ce qui les maintient dans la pauvreté. Faciliter la mobilité serait donc une bonne stratégie de lutte contre la pauvreté, ce qui a été tenté dans la politique de gratuité du transport par les bourses de sécurité familiale.

-Aissatou Diallo, 'Survivre dans l'informel' :

Mme. Diallo a développé une perspective économique du secteur informel, avec une dimension optimiste, afin d'exposer le caractère transversal et transnational de ce secteur. L'informel est dominé par les hommes, avec une moyenne d'âge entre 35 et 50 ans. De plus, les entrepreneurs du secteur informel sont majoritairement d'origines de villes autres que Dakar, ce qui est l'expression de l'exode rural. L'enregistrement dans les fichiers administratifs est important car l'état a des sources de financement. Pourtant, même les secteurs informels sont reconnus et immatriculés à la chambre de commerce, l'état sachant donc qu'ils existent. Cette étude a donc démontré que la majorité des secteurs informels ne sont pas enregistrés formellement par manque d'information car la majeure partie des gens dans ce secteur sont peu ou pas éduqués, ou ont eu une éducation arabisante dans les écoles coraniques. Ce secteur informel investit donc plus dans les investissements personnelles ou familiales.

Les résultats démontrent une relation entre l'informel et les politiques économiques d'ajustement structurel mise en œuvre dans les années 1980, qui ont générées une explosion du chômage chez les hommes. Par la suite, la destruction de l'écosystème industriel a engendré une augmentation du travail des femmes et des enfants dans le secteur informel afin de prendre la relève. Il faut aussi prendre en compte les phénomènes climatiques qui ont fait croître la migration et par conséquent le secteur informel. Ainsi, l'informel est devenu un moyen de survie pour financer le voyage de migration.

La politique de libéralisation commerciale a causé la dimension transnationale de l'informel. Certains cas ont démontré qu'une femme dans l'informel peut commencer un petit commerce à Dakar, puis obtenir un prêt informel et par la suite devenir une femme d'affaire internationale grâce au caractère international des migrations africaines en occident ou chinoise en Afrique. En somme, dans le contexte des grands projets de développement, l'informel devient une stratégie de survie mais peut aussi permettre une mise en œuvre de développement hors du cadre formel. Le processus de l'informel au formel est donc glissant.

Panel 3 :

-Dieynaba Ndiaye, 'Avoir ou ne pas être : la déshumanisation du pauvre' :

Mme. Ndiaye a exposé une perspective psychosociologique dans le contexte actuel de l'hyper-marchandisation de la vie des individus, où tout s'achète et où le pauvre est déshumanisé. Dans une société des riches, la place du marché s'étend dans toutes les sphères, s'accompagnant d'un relâchement des freins sociaux et institutionnels. Ainsi, la solidarité ne peut pas résister face à la marchandisation et la privatisation. En portant un intérêt particulier sur le fait qu'aujourd'hui la valorisation sociale s'achète égalent, le constat est que s'enrichir est synonyme de la construction du bonheur grâce à un accès aux ressources matériels ; voici le message néolibéral. Il y a donc une omniprésence de la marchandisation de la société, c'est-à-dire la 'colonisation marchande,' y compris au Sénégal. Or les sociétés africaines étaient traditionnellement épargnées par la marchandisation.

Ce contexte de marchandisation mène à une psychologie de la déshumanisation du pauvre. En psychosociologie, il n'est ni nécessaire, ni suffisant d'être Homme pour être considéré humain. Ainsi, les formes de déshumanisation se manifestent en enlevant les facultés rationnelles et les émotions secondaires qui nécessitent des facultés rationnelles, comme la honte. Ou bien, de rapprocher l'individu à l'animal, sous-entendu animaliser l'individu et donc de voir l'humain irrationnel en l'assimilant à l'animal. Ou encore, l'objectification ou la mécanisation de l'individu car la déshumanisation mène à prendre une distance à l'autre, donc l'autre est rejeté et discriminé. L'invisibilité du pauvre est flagrant à Dakar. Il y a une prise de distance par rapport aux pauvres, les riches s'éloignent du pauvre et le pauvre prend ses distances, donc chaque groupe se différencie de l'autre. Il faut aussi prendre en compte les constructions sociales communes du pauvre, comme la notion du pauvre paresseux, ce qui provient du discours occidental sur la pauvreté liée à l'assistance sociale. Ainsi, la déshumanisation renforce l'idée que l'existence du pauvre est mérité. En somme, le néolibéralisme a produit des sociétés de l'avoir où tout s'achète, même sa propre place dans la société. Le pauvre est donc systématiquement exclu et déshumanisé.

-Mamadou Mbengue, Environnement et Développement du Tiers Monde (ENDA) :

M. Mbengue, secrétaire exécutif de ENDA, nous a proposé une perspective sur l'importance de la collaboration entre les ONG et les milieux universitaires pour souligner l'importance de la démocratisation du pouvoir pour tous. Malgré le fait que la société a fait de l'Homme une chose, il faut néanmoins remettre l'être humain au cœur de la discussion dans le but de trouver

une solution au néolibéralisme. Si la pauvreté existe aujourd'hui c'est qu'il y a un échec au niveau local, national, régional et global de formuler une politique pour réduire la pauvreté du citoyen.

Les enfants sont sensés être une réponse à la pauvreté et pourtant ils en sont les victimes. Les parents font souvent le choix de faire migrer les enfants pour des raisons économiques. Le mouvement de population répondrait donc à un souci de pauvreté. La plupart des enfants qui arrivent à Dakar sont emmenés par les marabouts, qui en font des victimes de traite. Ainsi, la lecture de la situation des enfants est un déni d'accès aux protections sociales de base, comme la santé ou l'éducation ; ils ne jouissent donc pas des droits les plus élémentaires. Si l'enjeu est de répondre à des problèmes sociaux, une fois à Dakar, les enfants deviennent et constituent en eux-mêmes des niches de pauvreté. C'est un irrespect fondamental des droits humains des enfants. Certes, la mobilité est un droit mais ce qui est important c'est qu'il est du devoir de l'état de veiller à la sécurité et à la vie de tous. Par exemple, beaucoup de jeunes filles à Dakar viennent de la région de la Casamance et sont victimes de traites ou de mariages précoces entre autre. La mobilité des enfants n'est donc pas encadrée, ce qui promeut la pauvreté.

Les universités ont une obligation d'interpeller la conscience des pouvoirs publiques. Il y a une multitude d'ONG et d'ONGI à Dakar avec qui les universités peuvent collaborer pour adresser les questions de pauvreté et la non-protection des enfants, ainsi que la pauvreté des enfants dans les milieux urbains et l'exploitation au main des marabouts. Il faut une collaboration et un partenariat entre les ONG et les universités pour élever les consciences et offrir des solutions pratiques dans les politiques de développement de la pauvreté des enfants exploités.

-Mao Wane, 'Pauvreté et vulnérabilité des enfants' :

M. Wane a présenté une perspective sociologique riche de ses vingt ans d'expérience au sein d'UNICEF au Sénégal, Chad, Mauritanie et Mali, par rapport à la situation des femmes et des enfants. D'après le domaine d'expertise de chacun, il y a certains indicateurs avec lesquelles il faut travailler. M. Wane travaille sur la question des enfants exclus du système qui ont besoin d'un traitement spécial, comme les jeunes filles domestiques, les victimes de MGF, les mariages d'enfants, et plus généralement les enfants qui sont exclus de l'état et qui n'existent même pas. Afin d'étudier les questions de vulnérabilité des enfants, il faut une certaine méthode pour analyser les situations de vulnérabilité. Une manière consiste à utiliser la collecte d'évidences et de rédiger des planifications d'après les données. Il est donc important d'avoir un cadre théorique et méthodologique. Par contre, il faut se méfier des recherches qui nous parviennent de certaines organisations, tel la Banque Mondiale, qui en réalité fabrique des

pauvres afin d'analyser les pauvres par la suite, ce qui s'est produit suite aux ajustements structurels des années 1980 au Sénégal.

Une analyse causale nous permet de comprendre les causes de ces situations. Il faut prendre en compte les aspects socio-culturels, comme l'excision qui n'est pas pratiquée à cause du sadisme mais parce que c'est une norme sociale. Ainsi, la théorie du changement social ne fonctionne pas si les mentalités ne changent pas en même temps que les lois. Si la notion de la pureté des femmes est liée à la MGF, alors les hommes aussi doivent changer.

Finalement, il faut comprendre la fabrique de l'exclusion sociale en contraste à la cohésion sociale, qui existait avant quand les enfants pouvaient se déplacer sans risques de rapt. Aujourd'hui le marché de l'aumône est devenu lucratif, c'est une activité criminelle mais facile, y compris à Dakar, où les enfants mendient, sont stressés et se battent entre eux pour voler l'argent d'autres enfants de rue. On peut donc se demander où est l'efficacité de l'état. La présence des enfants dans la rue ainsi que leur exploitation représentent le cancer du Sénégal.

-Cheikh Sène dit Keyti, 'Dund Gu Dee Genn' :

M. Sène, rappeur sénégalais, a offert une perspective socio-musicale pour démontrer l'association du rap sénégalais à la pauvreté, en commençant par une compilation de rap contemporain du Sénégal, en Wolof, pour comprendre le message porté dans les paroles. En effet, la pauvreté est souvent un espace réservé à la pensée scientifique, aux chiffres et à l'analyse, alors que le rap est le domaine du ressenti. Le rap donne donc un visage humain à la pauvreté et aux chiffres liés à la pauvreté. De plus, la pauvreté est la matière première du rap au Sénégal mais aussi en France ou aux Etats-Unis car les communautés défavorisées sont le départ et la finalité du rap. Très souvent, il n'y a aucun lien entre les universités et le rap sénégalais, ce qui est à déplorer car il y a beaucoup de sujets et de manières intéressantes dont ceux-ci sont traités. La sociologie devrait donc se pencher sur cette question et s'intéresser aux textes et à l'esthétique du rap sénégalais qui est directement lié aux changements sociaux du Sénégal.

De plus, le rap accuse et demande qui est responsable de la pauvreté. Les textes reflètent le niveau d'étude des rappeurs mais ils accusent l'état, le système et les plus riches. Mais avant tout, ils pointent directement le doigt à l'état comme responsable de la pauvreté. Vient ensuite ceux qui accusent l'occident, provenant des rappeurs avec un niveau d'études plus élevés et qui ont une idéologie panafricaniste, comme les textes du rappeur sénégalais, Akil. Pour lui, la pauvreté et le sous-développement sont directement causés par l'occident, par exemple il fait référence à Thomas Sankara ou à Muammar Gaddafi, deux personnages qui ne sont pas

sénégalais mais qui servent d'exemple pour montrer que l'occident a la main mise sur tout le continent africain.

Finalement, il y a la sublimation de la pauvreté et la valorisation de sa classe sociale et de son origine, tentant de faire passer le message que malgré leur pauvreté, ils ont des choses que les autres n'ont pas, ce qui rappelle le titre de la chanson de rap américain, 'Poverty's Paradise.' C'est d'ailleurs un paradoxe qu'un des plus grands auditoires du rap est la classe moyenne que ce soit au Sénégal ou en occident. La sublimation de la pauvreté permet une accusation de l'état mais aussi une menace envers l'état. Le message étant que certes ils sont pauvres mais la force est avec eux. Ce type de discours de menace directe est fréquent dans le rap sénégalais, qui prône aujourd'hui aussi l'individualisme et fait l'apologie du crime. Face à la pauvreté, le chômage et le manque de qualification, le recours à la vente de drogue ou au pickpocket est légitimé par le rap. En somme, comme se sentant agressés par le système et la pauvreté, ils ont aussi leur réponse, démontrant l'étendu de ce qu'engendre la pauvreté. Il y a aussi une remise en question des valeurs sociétales, comme la religion ou les marabouts, ce qui indique les transformations qui opèrent dans la tête des jeunes sénégalais, et il serait judicieux d'y prêter attention. Ils parlent aussi du danger de l'immigration car pour retrouver sa dignité, il est nécessaire de s'enrichir et donc de quitter le pays.

-Wendy Wilson Fall :

Mme. Fall est une socio-anthropologue qui a démontré l'importance de repenser la pauvreté. En effet, en pensant à la pauvreté, il faut tenir en compte la manière de la concevoir. Un débat sur la culture s'impose car ceci joue sur la perception de chacun de la pauvreté. Par exemple, est-ce que la pauvreté doit être défini comme une grande famille qui doit être apitoyer parce qu'elle partage une chambre ou bien est-ce culturelle ? Pour prendre un autre exemple, par rapport aux tours qui champignonne à Dakar il est possible de contempler des effets négatifs mais aussi positifs sur la pauvreté. Face à la pauvreté, des profils positifs ou pessimistes peuvent donc être dressés.

Il faut contempler l'utilité que peut avoir la pauvreté, comme les rappeurs le disent. La pauvreté est associée à la vulnérabilité et la fragilité or ces deux choses existent dans toute la société. Il faut donc encadrer et analyser la pauvreté pour la survie de toute la société, pas juste celle des pauvres. L'idée que la séparation entre les pauvres et les riches est irréconciliable est fausse car il y a des similitudes sociales et culturelles qui sont transversales, et il faut donc réfléchir à comment réunifier la société.

Enfin, par rapport à la migration interne de l'Afrique de l'Ouest, le Sénégal ressemble à la France ou aux Etats-Unis. Le Sénégal digère l'influence des Etats-Unis mais change par cette digestion et moins les personnes pensent à aller en Europe, plus ils viennent au Sénégal. Malgré toutes les choses qui peuvent être effrayantes, il y a aussi beaucoup d'espoir. Ainsi, il faut reformuler et repenser la pauvreté et il ne jamais s'apitoyer sur le sort des pauvres.

-Elodie Sellar, 'Les continuités dans les concepts et pratiques du développement colonial et postcolonial' :

Le développement est un concept complexe non épargné par les critiques concernant ses tendances néolibérales et néocoloniales. Il doit donc être contextualisé dans l'histoire coloniale européenne afin de mieux saisir la mutation du sens du mot au fil de la période coloniale ; d'où l'importance d'effectuer une historisation du développement. Au lieu d'être considéré comme un acquis, le développement doit être conçu comme un ensemble d'idées et de pratiques qui liaient les centres métropolitains et les périphéries coloniales. En effet, la légitimité même des régimes coloniaux ainsi que des états postcoloniaux pouvait être à la fois renforcée et élargie par des projets de développement. Ce legs nous permettra ainsi de mieux déchiffrer les ambiguïtés normatives et sémantiques du développement contemporain car son passé colonial continue à se faire ressentir profondément aujourd'hui.

En somme, un processus idéologique s'est bâti autour de la notion de développement. L'histoire souligne donc comment le discours de dominance coloniale s'est recomposé dans le discours et les pratiques contemporaines du développement, à travers un processus de reconfiguration du discours colonial en discours de développement. Ainsi, l'engagement politique de la France en Afrique est dicté par des enjeux économiques de la mondialisation et le développement permet de dissimuler ces réalités politiques. Les relations d'aide au développement et de partenariat qui prônent le respect mutuel des pays sont en réalité régies par des rapports de tutelle et de domination. L'idéologie du développement qui vise à changer les pratiques sociales afin d'améliorer le niveau de vie des Africains perpétue plutôt des rapports de dépendance politique, économique et culturelle. Ainsi se dessine un débat idéologique de fond recouvert par la réinvention de certaines expressions porteuses d'un contenu péjoratif utilisant des expressions plus raffinées d'une forme plus convenable.

En somme, la dominance s'est reconstituée selon les événements historiques sans pour autant que l'ordre soit bouleversé. Une des conséquences est que les organisations locales et les visions et approches locales doivent se conformer à des critères et des modèles déterminés par les organisations internationales et leurs financeurs, majoritairement occidentaux. Ainsi, pour

les uns, le développement est un impératif humanitaire dont dépend la sécurité mondiale, alors que d'autres y voient une manifestation du néocolonialisme et donc un abus de pouvoir. Dans le cadre de l'Afrique de l'Ouest, les déclarations d'indépendance ont certes produit une rupture politique, tandis que les accords de coopération ont permis une continuité, sous de nouvelles formes, par le biais des programmes d'aide au développement. Comme nous le rappelle Hamadou Hampaté Bâ, l'écrivain Malien : « La main qui reçoit est en dessous de celle qui donne. »